



La fiction comme réplique immédiate à l'Histoire. L'oeuvre d'Oscar-Paul Gilbert entre 1940 et 1944

Atinati Mamatsashvili

► To cite this version:

Atinati Mamatsashvili. La fiction comme réplique immédiate à l'Histoire. L'oeuvre d'Oscar-Paul Gilbert entre 1940 et 1944. 2015. <hal-01319560>

HAL Id: hal-01319560

<https://hal.archives-ouvertes.fr/hal-01319560>

Submitted on 20 May 2016

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

La fiction comme réplique immédiate à l'Histoire

L'œuvre d'Oscar-Paul Gilbert entre 1940 et 1944

Paul Valéry, souvent méfiant à l'égard de l'« univers politique »¹ et de l'Histoire qui falsifie les faits, remarque en 1933 que l'homme « soucieux de vraie valeur »² s'abstiendrait de se mêler aux événements et s'enfermerait plutôt dans une Tour d'ivoire. Pourtant, ce n'est pas ce choix qu'il va faire en tant qu'écrivain: « [j]e m'en abstenrais bien volontiers – écrit-il au sujet de la politique – si l'état des choses, le mécanisme universel ne contraignant chacun à la triste condition de *résonateur* »³. Le terme *résonateur*, souligné par Valéry, engage tant le processus de résonance produit par les événements sociaux, historiques et politiques sur le littéraire, que la fonction de celui qui accomplit ce processus. Par conséquent, le terme inclut un sujet (producteur de l'action), et ce dernier devient immédiatement et spontanément impliqué, sans pouvoir y échapper.

Considérer la littérature comme un « objet social »⁴ ou lui procurer une approche fonctionnelle par le biais du « pouvoir » attribué à son auteur⁵, ne signifie-t-il pas de l'appréhender en fonction de cette même « résonance », la littérature étant à la fois réceptrice et génératrice d'une action? Le processus d'écriture implique simultanément le procédé réceptif et transmissif dans lequel le lecteur se fait également impliquer. Le texte devient littérature au moment où il est actualisé ou autrement dit – « socialisé », c'est-à-dire – à partir du moment où il est lu. Revenons à la notion du « pouvoir » et rapportons-nous à l'extrait de *L'Archipel du Goulag* d'Alexandre Soljenitsyne relatif au moment autobiographique où l'auteur, arrêté par la police politique soviétique, se trouve dans un métro, au milieu de la foule. L'envie le prend de dénoncer, à haute voix, ce que le régime représente réellement, pour que les gens l'entendent, mais il va tout de même « garder le silence »⁶. Soljenitsyne explique ce geste par le fait que les gens qui auraient pu l'entendre, étaient tout de même « pas assez nombreux », même s'il se trouvait dans un lieu publique. Il décide alors de se taire afin d'écrire et *atteindre*, par son *œuvre*, un nombre d'hommes beaucoup plus important : « [m]on hurlement ne serait entendu que par deux cent, deux fois deux cent personnes, mais comment faire pour deux cent millions ? »⁷. L'une des fonctions de l'écriture est notamment celle de témoigner, dans l'immédiat ou ultérieurement, de l'Histoire et du politique que les régimes dictatoriaux ont rendu indissociable avec le littéraire.

Les fictions qui ont paru durant les années de l'Occupation nazie, avaient, sans aucun doute, un impact très important sur le public. Nous nous intéresserons, dans ce contexte, aux textes de fictions d'Oscar-Paul Gilbert (1898-1972) qui n'est pas seulement un écrivain, mais un journaliste. Dans

1 VALÉRY (Paul), « Lettre sur la société des esprits », *Œuvres*, t. I, Paris, Gallimard, 1957, p. 1143.

2 VALÉRY (Paul), « Réponse à une enquête. Sur la chose littéraire et la chose pratique », *Ibid.*, p. 1148.

3 « Lettre sur la société des esprits », *Ibid.*, p. 1144.

4 Voir ARON (Paul), VIALA (Alain), *Sociologie de la littérature*, Paris, Puf, « Que sais-je ? », 2006, pp. 46-47.

5 *Ibid.*, pp. 49-50.

6 SOLJÉNITSYNE (Alexandre), *L'Archipel du Goulag*, t. I, Paris, Seuil, 1974, p. 20.

7 *Ibid.*

cette perspective, le roman est quelque part agencé à la manière du reportage où l'auteur joue sur ces deux techniques : celle du romancier et celle du journaliste. Nous interrogerons essentiellement deux romans du cycle Bauduin – *Carpant* (1941) et *Madeleine Bauduin* (1943), avec quelques parallèles avec le texte non-fictionnel *La Légion des vivants* (1941). Les trois œuvres sont composées dans un contexte historique et politique identique et retracent parallèlement l'immédiat de l'événement⁸.

L'Autre – cet étranger qui n'est pas un humain

*Elle conseille sans méchanceté : - Quand vous sortez d'ici, madame, changez-vous, ces gens-là sont pleins de vermines*⁹.

Écrits entre 1939 et 1948, cinq romans composent le cycle Bauduin : *Bauduin-des-Mines* (1939), *Carpant* (1941), *Madeleine Bauduin* (1943), *La Citadelle Bauduin* (1946), *La Fin des Bauduin* (I et II, 1947 et 1948). Tous les cinq reposent sur une thématique minière. Pourtant la différence avec d'autres romans qui s'inscrivent dans le même champ de la littérature de la mine, est assez prégnante et consiste en particulier à « mettre en son centre une image minière patronale et familiale », tout en « plaçant à sa périphérie ce que d'autres, comme Constant Malva, racontaient de façon privilégiée »¹⁰. Ce renversement ou plutôt, le déplacement du principal vers la périphérie, permet à Gilbert d'aboutir à ce qui est atteint par un romancier et moins par un journaliste. Au lieu de *prôner* ses idées, cet « homme de son époque »¹¹, les fait entrelacer dans une fable fictionnelle pour laisser le non-dit envahir l'esprit du lecteur et donner libre cours à la réflexion à ce qui se déduit par le biais de l'agencement fictionnel et non par l'intermédiaire des faits identifiables dans le monde réel. Gilbert est en effet très lu à l'époque, la popularité qui permet à ce que l'immédiat de l'événement, dans lequel s'encrent ses romans, soit directement communiqué à un large public.

Pour situer brièvement les deux romans d'Oscar-Paul Gilbert, nous préciserons que dans *Carpant* (1941) l'action se passe entièrement en Extrême-Orient et notamment avant l'éclatement de la Deuxième Guerre mondiale. *Madeleine Bauduin* (1943) constitue une prolongation dont la première partie se rattache toujours à l'Extrême-Orient, alors que la deuxième fait déplacer les protagonistes en Europe. Le contexte de la guerre est donc approché tout d'abord de l'extérieur, depuis la Chine, et ensuite de l'intérieur – depuis la France occupée. Cette double vision, nous le verrons, constitue un point décisif dans le développement de l'idée centrale de l'œuvre de Gilbert qui place l'homme au cœur de toute chose. Cette conception est davantage accentuée dans *La Légion des vivants* (1941), un texte non-fictionnel, comme nous l'avons souligné plus haut et qui fait valoir, en plein milieu de la Deuxième Guerre mondiale, la primauté de la *vie* humaine.

Les deux romans *Carpant* et *Madeleine Bauduin* sont centrés avant tout sur la dénonciation du colonialisme, comme une forme de domination de l'Autre¹². Dans cette conceptualisation, l'Autre

8 Plusieurs autres romans d'Oscar-Paul Gilbert traitent de l'Occupation, comme par exemple *La Citadelle Bauduin* (1946), *La Mort est pour rien* (1947), *La Victoire sans ailes* (1948) ou encore *L'Horizon de Minuit. Aube de la Révolte* (1956). Voir JUNKER (Armin), *La Belgique littéraire d'expression française et la deuxième Occupation allemande. 1940-1944*, Heidelberg, Universitätsverlag C. Winter, 1996, pp. 173-176 et p. 182. Mais comme nous nous intéressons ici aux textes de fiction écrits sous l'Occupation et afin ne pas prétendre à l'exhaustivité, nous nous limiterons dans le présent article aux textes cités plus haut.

9 GILBERT (Oscar-Paul), *Carpant*, Paris, Plon, 1941, p. 158. Toutes nos citations sont tirées de cette édition, dorénavant *Carpant*.

10 POCENTEK (Jean-François), « Lecture » dans Gilbert (Oscar-Paul), *Bauduin-des-Mines*, Bruxelles, Éditions Labor, p. 330.

11 Voir DE MEUR (Jean), « La Citadelle Bauduin d'O. P. Gilbert », dans Pocentek (Jean-François), « Lecture », *op. cit.* p. 324.

12 Voir à ce sujet son texte *L'Empire du silence : Congo 1946*, Bruxelles, Éditions du peuple, 1947.

devient le synonyme de l'opprimé, à la fois celui qui est colonisé et celui qui est envoyé dans un camp de concentration par critère racial. Avant d'examiner cette similitude dans l'approche de l'homme dominé, référons-nous au début du roman *Madeleine Baudoïn*, à cette partie où l'action se passe en Extrême-Orient, avant qu'elle se déplace, dans la deuxième partie du texte, en France occupée par l'Allemagne nazie : la protagoniste, Madeleine « ne s'adaptait point à cette terre étrange. Les mineurs de Villiers, elle les connaissait tous individuellement ; quel rapport entre eux et ces grappes humaines chinoises, ce fourmillement de larves suspendues aux aspérités des cratères ? »¹³. D'emblée, le concept de différence est introduit entre « les Blancs et les Jaunes » (*MB*, p. 35). Cependant, cette différence ne consiste pas dans l'*étrangeté*¹⁴ de l'Autre, elle se déploie plutôt dans la différence où l'Autre n'existe pas comme un homme individualisé, mais comme une *pluralité* déshumanisée [grappes humaines]. En tant que pluralité, il perd sa fonction d'humain qui repose sur l'individualité et s'apparente alors à quelque chose d'*Autre* – proche de l'animal [larves]¹⁵. En revanche, l'homme blanc, même s'il s'agit d'une différence *sociale*, se place néanmoins au rang de l'humain, apte à la *communication* : « [a]vec les mineurs de Villiers, malgré leurs propres préjugés sociaux, on gardait le contact » (*MB*, p. 34). La différence sociale n'est donc pas considérée comme une dissemblance totale, absolue. Avec les mineurs, Madeleine, représentante de la célèbre famille bourgeoise, s'autorisait à communiquer, à déceler chez eux des émotions *semblables* aux siens, de la joie toute simple, alors qu'« [i]ci, les coolies, femmes et hommes considéraient la Branche d'un regard vide ; ce n'était pas de l'hostilité, mais une indifférence morne de troupeaux » (*MB*, p. 34). Dépourvu de la faculté communicationnelle, le « Jaune » est simultanément dépourvu de la *vitalité* : il a un regard vide, une indifférence dans les yeux qui le rapproche cette fois-ci non à un animal inférieur à l'humain, mais à une *chose* dépourvue de vie, une chose *déjà* morte. Si l'homme blanc, quel que soit son origine sociale, peut inspirer de la pitié par le seul fait qu'il soit humain, la *chose* morte, elle – ne le peut pas. Lorsque le docteur Chauvet, celui qui ne fait « aucune différence entre les Blancs et les Jaunes » (*MB*, p. 35), constate qu'en haut du cratère au lieu d'entendre le bruit des pelles et des locomotives, il n'entend « que les toux de cette tourbe tuberculeuse condamnée à mort par besoin de vivre » (*MB*, p. 34), il ne fait qu'accentuer cette perception de *déjà mort*.

L'image ci-dessus n'est pas sans rappeler un épisode de *L'Herbe qui tremble* de Paul Willems, publié un an plus tôt, en 1942. L'épisode ci-après se rapporte à la veille de Noël : le protagoniste-narrateur rencontre dans le train deux inconnus qui montent dans son wagon de troisième classe. D'emblée, la *différence* est mise en avant qui consiste premièrement dans la pauvreté des inconnus, opposée à celle du jeune homme, qui, lui aussi est pourtant pauvre. Cependant, leur misère a quelque chose de distinct. Ils diffèrent sur le plan d'*appartenance* : leur fatigue n'est pas semblable à celle des riches, ni à celle des paysans. Ils n'appartiennent à aucune couche sociale. Un peu plus loin, ils sont comparés aux carapaces de crabes que la mer rejette¹⁶. Leur différence et le rejet de cette différence sont confrontés à une comparaison animalière, alors que l'inhumain (le crabe) prend lui-même l'aspect d'un crabe *mort*, d'une *carcasse* de crabe. Ces *gens-épaves*¹⁷ ne sont pas, par conséquence, considérés comme des êtres vivants, mais comme ceux qui sont *déjà morts*. La question se pose pourquoi se soucier de quelque chose qui est déjà mort ? « Je pourrais les aimer s'il

13 GILBERT (Oscar-Paul), *Madeleine Baudoïn*, Paris, Plon, 1943, p. 34. Toutes nos citations sont tirées de cette édition, dorénavant *MB*.

14 Nous reprenons ici le terme du texte cité plus haut.

15 Une analogue opposition entre l'individuel et le pluriel permet à Gilbert de démontrer, dans *La Légion des Vivants* la préciosité de la vie de chaque personne. Alors que la guerre, elle détruit cet antagonisme et abolie l'individuel dans les slogans patriotiques qui font des hommes des chairs à canon.

16 Voir WILLEMS (Paul), *L'Herbe qui tremble*, Bruxelles, Éditions de la Toison d'Or, 1942, pp. 79-80.

17 Pour le terme « épave » voir *Ibid.*, p. 80 et p. 85.

y avait une petite lueur de vie dans leurs yeux. Mais il n'y avait aucune lueur dans leurs yeux »¹⁸ – se justifie le narrateur-protagoniste pour échapper au sentiment de responsabilité.

La ressemblance entre les deux épisodes est frappante. Dans les deux cas, l'homme-épave, si on reprend le terme de Willems, est assimilé à une espèce animale bien spécifique : crabe – chez Willems, larve – chez Gilbert. Dans les deux romans, la différence et le rejet de l'Autre repose sur un *autre* type d'appartenance qui n'est pas celle de classe. Et en fin de compte, le rejet de cet espèce d'homme-larve, s'effectue sur base de négation en lui de toute humanité. Ce dernier se transforme en chose *non vivante*, dénuée de toute lueur de vie dans les yeux¹⁹.

Pour revenir au contexte historique, les déportations en Belgique avaient eu lieu dès 1942. Gilbert, dont le roman paraît en 1943, mentionne les camps de concentrations. Mais il ne pouvait pas savoir en ce moment encore *toute* la vérité sur le projet des camps. S'agit-il du caractère prospectif de son roman (auquel nous pouvons rapporter également le texte de Willems où plusieurs éléments appellent l'identification des gens-épaves avec les Juifs) ou plutôt de la réalité coloniale approchée de près, comme un gros plan sur une *autre* Histoire qui se fait prémonitoire de quelque chose qui ne s'était pas encore produit, mais existait en tant que possibilité ? Ne serait-ce pas la raison pour laquelle le déplacement d'un Monde à l'autre (de l'Extrême-Orient vers l'Europe) est proposé ? Dans *Les Origines du totalitarisme*, Hannah Arendt démontre en effet « le rapport malheureux »²⁰ entre l'impérialisme et le totalitarisme, le premier contenant déjà tous les éléments sans lesquels le développement ultérieur du régime totalitaire n'aurait pas été possible. Par conséquent, l'impérialisme consisterait dans une « étape préparatoire »²¹ des catastrophes totalitaires qui allaient advenir. « Le racisme n'était ni une arme nouvelle ni une arme secrète, bien que jamais auparavant il n'eut été exploité avec une aussi profonde cohérence »²² – écrit Arendt. Par conséquent, pour l'Allemagne nazie, le racisme était son allié le plus puissant, encore plus que la cinquième colonne, car elle était déjà implantée dans l'opinion publique. La pensée raciale qui trouve ses racines dans le XVIII^e siècle, mais dont l'essor dans les pays occidentaux se réalise au XIX^e siècle, a représenté une puissance idéologique des politiques impérialistes déjà vers la fin du XIX^e et début du XX^e siècle. Elle était même leur « principale arme idéologique »²³. Dans ce contexte, le racisme qui nie d'emblée tout principe d'égalité et de solidarité, nie simultanément l'idée de l'humanité. Pour Hannah Arendt, la race est du point de vue politique, non pas le commencement de l'humanité, mais sa fin, elle n'est pas l'origine des différents peuples, mais la déchéance de ces derniers et représente en soi une mort « contre-nature » de l'homme²⁴. Les fictions d'Oscar-Paul Gilbert mettent notamment en avant la négation de cette idée de l'humanité reliée à l'idéologie raciste et à la manière dont ces idéologies se sont ancrées dans l'opinion publique. Lorsque les protagonistes énoncent une idée absolument discriminatoire envers les indigènes, ils ne sont pas en train de dire une monstruosité, mais une « vérité » toute commune, une opinion naturelle, ordinaire.

Avant d'examiner plus profondément cette problématique, remarquons que le contexte dans lequel la question des camps et des déportés est évoquée, reste équivoque. Vers la fin du roman Madeleine voit passer dans la rue les soldats allemands qui regardent les enfants jouer. Malgré qu'elle veuille ressentir une « hostilité » logique, elle pense à leurs enfants et à leurs femmes qu'ils ont laissées dans leur pays. Elle accuse ses compatriotes qui « n'ont pas vraiment voulu se battre »

18 *Ibid.*, p. 80.

19 Il est intéressant le rôle important du *regard* dans cette conceptualisation comme chez Gilbert (*MB*, p. 34), aussi chez Willems (*L'Herbe*, p. 85).

20 ARENDT (Hannah), « Préface à la deuxième partie. L'impérialisme » (1967), *Les Origines du totalitarisme*, Eichmann à Jérusalem, Paris, Gallimard, coll. Quarto, 2002, p. 193.

21 ARENDT (Hannah), *Les Origines du totalitarisme*, p. 369.

22 *Ibid.*, p. 415.

23 *Ibid.*, p. 418.

24 *Ibid.*, voir aussi p. 414.

²⁵, tandis qu'eux, les Allemands, ont « accepté de se battre » (*MB*, p. 376 et p. 377). Madeleine pense alors « aux responsables de la guerre, aux déportés, aux camps de concentration, à la misère », mais éprouve de la « compassion » (*MB*, p. 376) envers les soldats Allemands qu'elle regarde défiler dans la rue ²⁶. Afin de ne pas céder à ce sentiment, elle préfère de se « réfugier » à la maison et penser à autre chose. Il est intéressant, qu'il s'agit de la première et dernière mention de la question des camps. C'est également l'unique fois où le protagoniste côtoie directement l'occupant qui correspond ici plutôt au soldat-allemand ou au soldat-ennemi qu'au nazi. La guerre existe en réalité comme un fond, un fond très important, mais les protagonistes n'y sont pas aussi impliqués comme ils sont dans le colonialisme ²⁷.

Revenons à *Carpant*. Ici, l'indigène est avant tout un être inférieur, un sous-humain, mais dont la représentation ne prend pas encore une dimension aussi extrême de chose-morte, comme dans *Madeleine Bauduin*. Néanmoins, il est aussi déshumanisé, dépossédé de son nom, ce dernier étant remplacé par un numéro ²⁸. Pourtant, la numérotation concerne le personnel indigène spécialisé. Quant aux « coolies » qui travaillent à « l'ère libre », comme le formule le protagoniste lui-même (Joseph Carpent) pour désigner de « bons » conditions de travail, ils sont privés même de ce privilège d'être numérotés, étant réduits à l'état intermédiaire entre l'animal et l'insecte :

« À l'air libre » cette rance cuvette, où les coolies sont accrochés comme larves à des courtes saillies rocheuses ? « À l'air libre » mais avec la perpétuelle menace des éboulements ? [...] Chaque semaine, des blessés, chaque mois des morts et, chaque jour, le raclement effroyable des toux, le grailonnement des crachats de cette tourbe tuberculeuse, rongée jusqu'à l'os, pourrie atrophiée, perdue... (*Carpant*, p. 152)

L'image certes trouve une ressemblance avec celle développée deux ans plus tard dans *Madeleine Bauduin*, qui consiste notamment dans la perception basée sur le concept d'infériorité où l'Autre n'est pas vraiment un être humain. Comme s'il y avait un besoin de prouver une *ressemblance* entre l'homme et l'indigène, l'homme et le coolie, et que ce dernier « que les blancs dédaignent » est capable de montrer « de l'attachement, de la douceur et de la bonté » (*Carpant*, p. 92). Si dans *Madeleine Bauduin* l'homme inférieur est dénué de toute aptitude communicationnelle, ici de même, la différence de race se traduit dans une aliénation totale entre l'homme blanc et non-blanc où aucun contact n'est possible. Même lorsqu'il s'agit du docteur Chauvet, celui qui n'a pas de préjugé racial, ce dernier n'arrive pas à franchir le mur de l'impossible contact, alors qu'avec « quelqu'un de sa race », il aurait trouvé des paroles, ou bien un geste « fraternisant » (*Carpant*, p. 109) pour démontrer sa compassion : « Ici on vit avec des hommes de même chair, de même sang, de mêmes souffrances et l'on est cantonné chacun pour soi derrière une barrière atroce de préjugés et de sottises » (p. 109). Le passage fait quelque part écho au fameux monologue de Shylock qui faisait « découvrir » au lecteur du XVI^e siècle que son corps du Juif était fait du sang, analogiquement à celui du chrétien et qu'il pouvait ressentir, lui aussi, de « l'affection » ²⁹, de la

25 La question de passivité et de docilité de la population revient souvent dans le texte, comme un refrain accusateur.

26 Il est intéressant que ce que nous appelons une *hostilité logique*, elle est plutôt déplacée non pas vers l'occupant (qui est de race blanche), mais vers l'homme-épave-larve (le Juif chez Willems et le Jaune chez Gilbert).

27 Il est à souligner que Carpent partira comme volontaire à la guerre et sera blessé. Madeleine, quant à elle, elle aide les français en détresse pendant la guerre.

28 « Chaque membre du personnel indigène spécialisé porte un numéro » (*Carpant*, p. 180) – cette démarche contribue, pour celui qui a « inventé ce système », « à la bonne marche de l'entreprise » (*Ibid.*).

29 Nous empruntons ce terme conjointement au *Marchand de Venise* (acte III, scène 1) et à *Carpant* dans lequel il employé dans un sens proche de l'« attachement ». La question se pose également au niveau de la faculté de l'amour, sans doute le plus essentiel des sentiments caractérisant l'humain : « Est-ce que tu sais qu'une femme indienne peut aimer comme une femme européenne ? » (*Carpant*, p. 40) – demande Rani à Joseph Carpent, son amant.

douleur ou de la joie. Le colonisé est donc dépourvu non seulement de son aspect physique humain (larve), mais de sa capacité émotionnelle, ceci dit – de la capacité de souffrance. Et celui qui n'en est pas capable, peut alors se trouver dans le « bain hideux » (*Carpant*, p. 157) sans que l'homme de race blanche ressente de la compassion et conséquemment – du remords.

Dans *La Légion des vivants*, la question sur l'égalité des sens entre les hommes de différentes races se pose de manière analogue : « Mais est-ce que les Annamites souffrent comme nous ? C'est une théorie révoltante, trop souvent admise par les Blancs, que les Jaunes ne sentent pas comme nous sentons. Donc, ils ne souffriraient pas eux, eux les pauvres Annamites, les pauvres paysans des rizières sans riz, les pauvres gens d'un pays où, continuellement, s'abattent les grandes catastrophes naturelles [...] »³⁰. En utilisant le terme « théorie », Gilbert accentue dans ce texte non-fictionnel l'ampleur du phénomène en insistant qu'il ne s'agit pas de cas séparés, comme cela aurait pu paraître à travers le roman – ce dernier qui met en scène les points de vue de *certain*s protagonistes. Avec l'emploi de « théorie » le point de vue exprimé se transforme en point de vue majoritaire qui en plus acquiert une certaine notoriété scientifique (une théorie suppose qu'elle soit déjà *prouvée*). La reproduction du mot « pauvre » dans une même phrase a notamment la fonction de contredire cette « théorie » en appelant au bon sens du lecteur : « eux les pauvres *Annamites* » est immédiatement suivi par « les pauvres *paysans* » où *Annamite* est remplacé par *paysan*. Le premier terme qui connote trop fortement l'étrangeté et accentue la *différence* pour le lecteur européen, il s'affranchit de cette dissimilitude avec l'utilisation de « paysan » qui renvoie cette fois au *semblable* et non au différent. « Tant que l'Autre est bouclé dans sa différence, j'échappe à sa prière, à son appel, à sa sommation, bref je suis à l'abri de son altérité. Je ne lui dois rien »³¹ – écrit Finkielkraut dans son essai sur l'Autre, lui-même se basant sur la réflexion d'Emmanuel Levinas. L'autre ne demande que d'être regardé comme *semblable*, mais il est vu comme *différent*, et tant qu'il sera perçu comme tel, l'homme ne ressentira pas de la responsabilité à son égard, car seulement le semblable dispose de l'aptitude de solliciter cette responsabilité : « [s]i l'Autre est ce qu'il est, il cesse d'être autre »³². Le problème de différence réside notamment dans le fait que l'autre n'est pas non seulement considéré « ce qu'il est », c'est-à-dire l'homme *semblable* à celui de race blanche, mais qu'il est regardé dans sa différence poussée à l'extrême : *il n'est pas* un humain.

L'altérité comme une forme de domination

Nous voudrions à présent revenir au thème de l'altérité qui régit les textes de Gilbert. Nous pouvons insister sur trois types majeures de l'altérité qui structurent les romans et qui se rattachent, simultanément, à de différentes formes de domination :

- altérité entre homme et femme, introduisant une domination de genre.
- altérité entre les hommes en général, menant à une domination sociale.
- altérité entre l'homme et l'Autre, conduisant à une domination raciale³³.

En ce qui concerne le concept de genre, nous l'évoquerons très brièvement, car son ampleur et son importance dans les romans de Gilbert, demande une analyse approfondie et séparée. La question nous intéresse dans la mesure où elle s'inscrit dans le leitmotiv de l'*étrangeté* auquel sont sujets les protagonistes des deux romans. Cette caractéristique est davantage prégnante dans

30 Gilbert (Oscar-Paul), *La Légion des vivants*, Paris, Plon, 1941, p. 184.

31 FINKIELKRAUT (Alain), *La Sagesse de l'amour*, Paris, Gallimard, 1984, « Folio », p. 157.

32 *Ibid.*, p. 39.

33 Il est évident que chaque type d'altérité suppose une opposition entre le « moi » et l'Autre. Mais pour accentuer une altérité radicale, nous employons ce terme (l'Autre) uniquement en référence à non-blanc, car l'avons-nous vu, la différence sociale, comme celle de genre (nous le constaterons sur l'exemple du couple Madeleine-Carpant), n'est pas aussi extrême.

Carpant où chaque membre de famille est étranger l'un à l'autre. Madeleine vit pendant des années séparément de son mari qui est parti en Chine et « avec qui elle n'a aucun souvenir commun » (p. 93), tandis qu'elle demeure, avec les enfants, auprès de son père. Les enfants, quant à eux, sont également étrangers à leurs parents, tout comme les parents ne comprennent et ne font aucun effort pour comprendre leurs propres enfants. Le terme « étranger »³⁴ revient maintes fois à l'égard de chaque membre de famille pour appuyer cette altérité qui les sépare. Dans *Madeleine Bauduin*, vers la fin du roman, Madeleine arrive enfin à se rapprocher de son mari et c'est seulement à la mort de ce dernier qu'elle admet l'idée que Françoise, sa fille, aurait « donc » pu aimer son père : « Françoise pouvait aimer, Françoise pouvait souffrir ! » (*MB*, p. 368).

Une analogue étrangeté s'installe entre une autre protagoniste, Nelly Lepers et son époux : « Nelly ne lui a pas donné d'enfants. Nelly est une étrangère qui vit sous son toit » (*Carpant*, p. 12). Différemment du couple Madeleine-Carpant, cette distance entre Nelly et son mari se transforme en haine de la part de la femme qui déteste les pulsions sexuelles de son époux et le sentiment d'amour qu'il porte pour elle. « [...] elle voit surtout ses énormes mains velues qui s'approchent d'elle. Depuis longtemps, Nelly a peur de ces mains. Des grosses lèvres blanches sortent des mots ridicules [...] elle a pris en haine toute sa personne » (pp. 10-11). L'aliénation entre le couple implique une haine qui s'accroît jusqu'à ce que la femme blesse son mari afin d'échapper à sa domination sexuelle. Elle va en effet en échapper, en prenant le bateau pour la France et étant « lavée de toutes les souillures, lavée des horribles désirs de Lepers » (*Carpant*, p. 256). Elle s'en débarrassera à jamais, car ce dernier mourra le jour même.

Quant à Madeleine, l'asymétrie du statut homme-femme la concerne moins, car elle correspond à un caractère typiquement masculin, ce qui lui confère un « fort statut »³⁵. Au moment où elle désire rompre une altérité qui règne entre elle et son mari, l'aboutissement à ce désir est systématiquement suivi par la décision de revenir à son « faible statut »³⁶, à *devenir-femme*. Ce statut s'acquiert chez elle, par une feintise³⁷ : elle préfère, par exemple, que son mari ne la trouve pas en train de lire, mais « occupée à une besogne féminine » (*MB*, p. 367), c'est-à-dire devant un ouvrage de couture. Parfois elle se fait promettre d'être avant tout sa femme, jouer uniquement « le rôle de femme qu'elle conquerrait par un triomphe de volonté calculatrice, d'énergie, de virilité »

34 Madeleine a « tant besoin de se sentir jeune pour se gagner cet homme étranger qui est son mari ! » (*Carpant*, p. 45). « Froidement, Madeleine se répète : “de ces enfants sortis de moi, il n’y a rien de moi” » (*Carpant*, p. 45). Carpent, cet orphelin, se considère tout aussi seul après son mariage : « [...] la province charbonnière de Lien-Tchéou ; il la créait seul, il peut dire honnêtement *seul* [...] ». Il a épousé la fille de Jean-Baptiste Bauduin, deux enfants sont nés, Charles et Françoise : trois étrangers » (*Carpant*, p. 32). Souligné dans le texte. « Perdre quoi ? [pense Joseph Carpent] L'étrangère qui habite son bungalow, l'étrangère qui ne pouvait le rejoindre parce-qu'elle restait la fidèle servante de son père, de la famille Bauduin, de la tribu Bauduin... » (*Carpant*, p. 217). La différence qui sépare Madeleine de ses enfants, se traduit presque dans un sentiment de haine : « Elle eût comprit un élan patriotique, elle exérait, bien qu'il fût son fils, ce petit calculateur ne voyant dans le grand drame qui menaçait qu'un moyen de parvenir plus rapidement à ses buts » (*MB*, p. 17). Le père également, au lieu de se rapprocher de son fils, se prononce sur la différence qui les sépare : « C'est drôle, Charles, quand je pense à ta mère, à ton grand-père, et à moi, je n'arrive pas à trouver en toi le moindre trait commun avec nous » (*MB*, p. 269).

35 Nous empruntons le terme à ARMAND (Chatard) et al. « Domination masculine et identité de genre », *Les cahiers internationaux de psychologie sociale*, n° 67-68, 3/2005, p. 116. URL : www.cairn.info/revue-les-cahiers-internationaux-de-psychologie-sociale-2005-3-page-113.htm.

36 *Ibid.*

37 Cette feintise va jusqu'à ce qu'elle se pose la question si elle ne devait pas tomber encore une fois enceinte uniquement pour mieux gouverner la Mine Bauduin et le Groupement des Houillères Unies : « Ainsi, forte, sensible, énergique, nette, positive, calculatrice, sincère et rouée, Madeleine femme, parfaitement femme, femme dans l'absolu, gouvernait sans que personne, hors Chauvet, s'en aperçut réellement » (*MB*, p. 366). Si elle tombait enceinte, cela lui permettrait de mieux feindre et mieux affirmer extérieurement sa condition de femme, « une condition sujette, passive » (*MB*, p. 366) devant les épouses des mineurs. La voyant enceinte, les femmes lui donneraient des conseils « qu'elle accepterait avec une simulée reconnaissance » (*MB*, p. 366).

(*MB*, p. 357). Le terme « virilité » revient à plusieurs reprises pour la distinguer des autres femmes-épouses-mères, comme l'est par exemple Rose, typiquement féminine, étant sans cesse en train de « couvrir » ou « allaiter » son bébé, tout en essayant de résister aux pulsions sexuelles du mari qu'elle n'aime pas³⁸. Par conséquent, le faible statut est assimilé dans les romans de Gilbert à une féminité typique de femme-mère ou de femme-épouse qui n'arrivent pas à échapper à la domination masculine, tandis que le fort statut s'apparente à une femme (sans enfants, comme Nelly) qui arrive à résister et quitter l'homme ou bien à une femme « virile » (comme Madeleine) qui n'a plus ce rôle de « mère-poule »³⁹ et arrive à manipuler de l'homme.

En ce qui concerne notre deuxième point, c'est-à-dire, la différence sociale, elle provient simultanément de l'origine sociale et du pouvoir de l'argent. Mais comme nous venons de le souligner plus haut, cette différence qui sépare par exemple le directeur général de Lien-Tchéou (Joseph Carpent) et ses employés blancs, n'est pas totale ou absolue : même si Carpent ne désire pas franchir la ligne de démarcation, afin de ne pas se familiariser avec ses subordonnés⁴⁰, la communication (totalement absente entre le blanc et non-blanc) reste tout de même possible entre ces deux mondes qui en fin de compte ne constituent pas vraiment deux *mondes* à proprement parler. Nous avons vu, avec l'épisode relatif à la rencontre avec les soldats allemands, que cette aptitude communicationnelle reste également possible entre l'occupant et l'occupé même au moment de la Deuxième Guerre mondiale. Malgré le conflit, la protagoniste (Madeleine) arrive à partager le sentiment, c'est-à-dire – à *comprendre*, ce que le soldat allemand pourrait ressentir. Et afin d'échapper à cette *compréhension*, c'est-à-dire aux *remords*, elle préfère s'enfuir et se réfugier dans sa maison-citadelle familiale.

Le fait que Joseph Carpent vienne de l'Assistance publique, cette origine sociale est souvent soulignée et formulée comme un reproche par ses propres membres de famille (notamment par le fils) et constitue un élément de honte ou de dérision. Par conséquent, c'est aussi cette origine qui demeure la cause du caractère soumis de Carpent qui est enclin à obéir au supérieur afin de ne pas perdre sa place auquel il a accédé par le mariage avec Madeleine, mais a su le garder grâce à son travail acharné. Mais la situation sociale de l'orphelin Joseph Carpent, venu de l'Assistance publique, n'est jamais stable même ayant cette position du directeur général : « il est devenu le serviteur d'une société toujours prête à le rejeter hors de ses rangs, d'une société veule, contaminée, pourrie » (*Carpent*, p. 176). En fin de compte, le personnage de Carpent est un conformiste absolu, jusqu'aux moindres détails. « Il ne critiquait pas, ne blâmait pas, il admettrait l'ordre établi, si mal équilibré qu'il fût » (*MB*, p. 46). Ce qui est intéressant ici, c'est le terme « admettre » qui est la clé de la soumission avant de se transformer en domination. Carpent va pousser sa soumission jusqu'à se demander si son comportement – passivement obéissant – n'avait pas déplu à son supérieur, Levasseur, et s'il n'avait pas dû se montrer encore plus soumis (voir *MB*, p. 46). Et si à un moment donné il démontre du caractère et démissionne de son poste de directeur général, ce n'est pas à cause de l'indignation à l'égard du traitement encore plus inhumain envers les indigènes que le nouveau supérieur Japonais doit instaurer⁴¹, mais par une certaine solidarité envers ses employés

38 Il est intéressant que Rose n'y arrivera pas, différemment de Nelly Lepers qui n'a pas d'enfant. Même si cette dernière ne dispose pas d'un statut aussi fort que Madeleine Bauduin et n'a pas sa « virilité » caractéristique, étant dépourvue de l'enfant, Nelly arrive à mieux résister à la domination masculine et à quitter le mari ; même – s'en débarrasser définitivement.

39 Ses enfants sont grands, en outre elle n'a pas d'affinité avec eux et ne s'occupe pas vraiment d'eux. Vers la fin du roman ils sont déjà adultes et n'ont pas besoin d'une mère-protectrice à proprement parler.

40 Il refuse toutes confidences, tous détails concernant la vie privée, toute affection de la part de ses employés.

41 Le développement de l'histoire qui met en scène les nouveaux patrons japonais, démontre à quel point les conditions non-humaines peuvent se radicaliser davantage avec l'instauration des conditions inhumaines industriellement performantes, ce qui n'est pas sans rappeler le système de fonctionnement des camps nazis et des chambres à gaz (voir *MB*, p. 73, p. 85 et p. 110).

blancs qui doivent être licenciés. Nous voyons donc, que l'aliénation sociale n'est pas aussi radicale, car le directeur général peut refuser son poste et un salaire très important « par solidarité » de ses subordonnés ⁴².

Le dernier type d'altérité qui se base sur la ségrégation, a une origine raciale et non sociale. Dans cette perspective, le colonialisme et l'impérialisme se basent sur une différence analogue, à l'instar du nazisme qui portera ce principe d'altérité à son apogée. Mais ce qui est intéressant dans les textes de Gilbert, c'est que le rapprochement s'effectue non pas du point de vue du régime (cela ne veut pas dire qu'il ne critique pas le régime colonial), mais du point de vue de l'homme qui suit aveuglément les conventions imposées par ledit régime. Ce rapprochement devient d'autant plus visible dans *Madeleine Bauduin* – le récit qui permet la transition d'un monde (Extrême-Orient) à l'autre (France).

Lorsque Emmanuel Levinas accomplit, comme il le formule lui-même « la phénoménologie de la socialité à partir du visage de l'autre homme » ⁴³, il examine le visage d'autrui dans sa mortalité, ou autrement dit, exposé « sans défense à l'esseulement » de la mort. Refuser l'appel du visage dénudé, est équivalent chez lui à refuser de le sauver de la mort, de « laisser autrui mourir seul » (*Altérité*, p. 49). Ce qui nous intéresse chez Levinas, c'est que d'une part la rencontre avec l'Autre se réalise par le biais du visage dénudé et d'autre part le refus de répondre à l'appel d'autrui se traduit dans l'acte du meurtre. Paradoxalement, l'Autre, avant même son apparition, est considéré dans sa *possibilité* ⁴⁴ de mort. Chez Oscar-Paul Gilbert, l'indigène, cet étranger déshumanisé, est également examiné, l'avons-nous affirmé, comme *potentiellement* mort ou déjà mort. Lorsque nous parlons de potentialité, nous pensons aux épisodes du texte qui le présentent en « tourbe tuberculeuse condamnée à mort par besoin de vivre » ou en « débris d'humanité » (*MB*, p. 34), en ruines humaines « condamnées à la mort lente par désir de vivre » (*Carpant*, p. 142). Cette condamnation à la mort ou la potentialité de la mort, rejoint le concept de *possibilité* énoncé par Levinas.

Par ailleurs, il faut ajouter que la nudité du visage et du corps levinassien s'extériorise dans les textes de Gilbert par une nudité corporelle où même la peau n'est plus visible, car il n'y a que les intestins et les organes sans enveloppe qui en reste. Mais cette perception passe avant tout non pas par le visible, mais par l'ouïe : le docteur Chauvet « entend » des « toux, des toux, encore des toux » (*Carpant*, 72), il « écoute » que « ça ». C'est seulement après que s'y joint une visualisation imaginée : en « écoutant », il « pense » aux poumons rongés, brûlés, intoxiqués. Ce n'est pas donc le visage de l'Autre que le protagoniste « voit », mais les organes extériorisés à la place *des* visages.

Revenons à Levinas. Le visage constitue pour lui une « exposition extrême » (*Altérité*, p. 44), comme une nudité absolue ou absolument exposée – « comme un tir “à bout portant” » (p. 45). Cette nudité corporelle, comme une représentation d'une vulnérabilité de l'Autre exposé à la mort, revient à plusieurs reprises dans les textes de Gilbert. Au moment où il s'agit de la fusillade qui surviendra à cause de la grève des coolies, les corps dénudés et désagrégés constituent une image prémonitrice de la Shoa : « on voit par l'orifice sombre du boyau un monstrueux entrelacs de jambes, de bras et de corps » (*Carpant*, p. 142).

42 Dans un dialogue avec Madeleine, Carpent avoue que ce n'est pas la seule cause pour laquelle il a refusé de collaborer avec les Japonais et que la vraie raison réside dans le fait qu'il prévoyait la possibilité d'être renvoyé un jour à son tour, ce qui l'a poussé à quitter son poste délibérément (*MB*, p. 139). Il est intéressant que c'est l'unique passage du roman, où Carpent parle de la « souffrance des coolies » et admet que c'est la seule fois dans sa vie qu'il en est pris conscience. Il a accepté alors que les « coolies » fassent, au lieu de 30, seulement 22 voyages pour ramener « le charbon à la surface le long des plans inclinés » (p. 139).

43 LEVINAS (Emmanuel), *Altérité et transcendance*, Saint-Clément-de-Rivière, Fata Morgana, 1995, p. 49. Dorénavant *Altérité*.

44 En adoptant ce terme, nous l'utilisons également en référence à la théorie des mondes possibles. Voir PAVEL (Thomas), *L'Univers de la fiction*, Paris, Seuil, coll. « Poétique », 1988.

Par conséquent, se pose la question de « conscience » (*Carpant*, p. 72), ou comme le formule Emmanuel Levinas, la question de « répondre de cette mort de l'autre », d'appeler « à [une] responsabilité » (*Altérité*, p. 45). Mais la responsabilisation devient possible à condition que l'autre soit considéré comme semblable, comme prochain, car l'éveil de la conscience ou la mise en question ne se réalise pas si l'Autre reste dans son altérité : « c'est dans cette mise en question qu'autrui est prochain » (p. 45) – écrit Levinas. Mais qu'en est-il avec les protagonistes des romans de Gilbert ? L'Autre – le non-blanc – présente pour Joseph Carpent une *incomparabilité* absolue, *utopique*, comme il ne serait pas possible de comparer l'humain avec une larve ou un rat ⁴⁵. « Il pensait que Madeleine *plaisantait* ⁴⁶ lorsqu'elle parlait de comparaison » (*MB*, 34) – il s'agit d'une comparaison en outre non entre un indigène et lui-même, mais entre l'indigène et l'ouvrier blanc. Dans ce contexte, lorsque le docteur Chauvet appelle à la « conscience » de ce dernier, il semble ne pas comprendre de quoi Chauvet parle, puisque

Cent coolies qui crèvent dans un cratère ou dans un puits, ce ne sont pas cent pauvres morts, c'est...

Carpant dit avec le plus grand calme :

- C'est vingt tonnes d'abattage en moins par jour. (*Carpant*, p. 72)

Si l'homme de l'autre race n'est pas un humain, sa mort n'est pas considérée comme une mort, mais comme un désagrément financier. La question de l'appel à la responsabilité ne se pose même pas. « Tu ne commettras pas d'homicide » (p. 50) levinassien ne concerne que l'humain.

Conclusion

Dans son essai sur *George Grosz*, Günther Anders différencie la particularité de l'univers pictural groszien, notamment pendant la première guerre mondiale et ensuite pendant le nazisme, qui consiste à montrer non pas la mort de l'objet, mais l'assassinat de cet objet. La « *nature morte* » se transforme dans ses toiles en « *nature assassinée* ». Cet univers ne connaît pas une « mort naturelle », au contraire, le fait d'être tué, se révèle être un fait entièrement « naturel ». Par conséquent, pour Anders, « "Etre" = Etre victime » ⁴⁷. Cette perception ontologique conduit à formuler que « les objets de son monde d'images semblent être par essence des choses assassinées ; ou au moins *susceptibles d'être assassinées* » ⁴⁸. Ce qui nous intéresse ici, mis à part la représentation mortuaire comme une figuration de la *violence exercée*, c'est le lien avec la perception de *déjà mort* dont nous avons parlé plus haut en évoquant les textes de Gilbert. Les « images » incorporées dans ses romans, donnent notamment la possibilité de transcender le présent et de représenter ce qui est *encore* vivant comme étant mort, ou autrement dit – comme étant *déjà* mort. Anders insiste sur une représentativité absolument analogue : les choses sont chez Grosz « par essence » assassinées ou « *susceptibles d'être assassinées* ». Lorsque la respiration de l'homme, son toux, ses gestes sont conçus chez Gilbert comme le râle, la tuberculose – ces sons ou ces perceptions sont de ceux qui sont « par essence » assassinés, « susceptibles » de mourir non pas de mort naturelle (ce qui aurait pu être, par exemple, la famine etc.), mais tués par les conditions de travail exercé pour les colons.

45 Voir à ce sujet en particulier le film de propagande nazie *Le Juif éternel* (*Der Ewige Jude*, 1940) de Fritz Hippler où le Juif est comparé au rat.

46 C'est nous qui soulignons.

47 ANDERS (Günther), *George Grosz*, trad. de l'allemand par Catherine Wermester, Paris, Éditions Allia, 2005, p. 55.

48 *Ibid.*, p. 54. Souligné dans le texte.

Dans les textes de Gilbert, il n'est pas question uniquement d'une dénonciation documentaire. Il s'agit des fictions et non d'une enquête journalistique. C'est la raison pour laquelle les caractères créés échappent parfois aux effigies typiques départagées entre le mal et le bien. De manière analogue, le passage de l'histoire du roman (*Madeleine Bauduin*) de l'Extrême-Orient vers la France occupée, entraîne la réflexion qui débouche sur des *possibles* similitudes entre l'impérialisme et le régime dictatorial ou autrement dit – entre la « démocratie » et le totalitarisme. Pour caractériser la guerre éclatée, Gilbert écrit : « les États totalitaires, dans un langage inspiré, les États démocratiques, en termes pompeux, s'adressaient de lyriques épithètes » (*MB*, p. 20). Et ailleurs : « [les speakers indigènes] expliquaient à des peuples qui demeuraient en servitude, qu'on se battait pour qu'ils eussent le droit de se régir seuls » (*MB*, 19). Mais une analogie la plus profonde entre les régimes réside sans doute dans « l'exploitation de la misère » (*MB*, 20) et dans le traitement de l'homme basé sur le critère racial.

Revenons brièvement à la question centrale qui consiste dans le regard porté sur l'autre. Ne pas considérer l'indigène comme un humain, se présente à travers les textes comme une opinion « naturelle », qui va de soi et par conséquent sa vie n'a aucun prix. L'un des protagonistes annonce sans gêne combien il « déteste la manière humanitaire dont certains se font gloire ; la colonisation, c'est d'abord la matraque. Pourtant il ne paraît pas méchant homme » (*Carpant*, p. 152). Il est intéressant que les textes de Gilbert tracent, à plusieurs reprises, une image de l'impérialisme dont le droit à la « matraque » est en réalité une « coutume », un « devoir »⁴⁹ et non une « pure question de force et de diktat » (*Culture*, p. 53). Celui qui se prononce vis-à-vis de l'autre, « ne paraît pas » en réalité un « homme méchant », il n'est pas un monstre et n'a pas non plus la *conscience* de la monstruosité de sa parole. C'est sans doute à cette *a*-perception dans le sens de l'*impossibilité* de perception que songeait Edward Said lorsqu'il remarquait qu'il y avait dans le colonialisme et l'impérialisme un engagement qui visait encore plus haut que le profit matériel – un engagement qui permettait aux hommes et à des femmes, ayant un sens moral, d'accepter néanmoins l'idée qu'il « *fallait* » assujettir les peuples indigènes, tout en percevant cette domination comme un « devoir prolongé », un devoir « presque métaphasique » (*Culture*, p. 46) de l'obligation de gouverner ces peuples arriérés.

En conclusion, examinons un dialogue qui se déroule dans le roman entre les français :

- Toutes ces histoires finissent toujours de la même manière, ces congaïes...
- Mais ce n'est pas une congaïe...
- Demi-blanche, quart de blanche ou tiers de blanche, ce sont toujours des congaïes. Quel mépris dans la voix vulgaire de la Française !
- Quand elle croit tenir un Européen, elle s'arrange se faire épouser légalement.
- La petite a voulu se tuer. [...] On l'a sauvée.
- Alors, plus bas, la femme mettrait un point final :
- Dommage qu'elle se soit ratée, Vernet en eût été débarrassé⁵⁰. (*Carpant*, p. 47)

La conversation rapportée est l'une parmi d'autres, une conversation habituelle, normale, qui n'a rien d'extravagant, de monstrueux. Il s'agit des gens normaux, qui ont une famille, des enfants. Il n'est pas non plus question d'un cas isolé – personne ne conteste la déclaration de la femme. Même pas Madeleine Bauduin qui *entend* ces propos. « Le fondement de l'autorité impériale était la mentalité du colon »⁵¹ – écrit Fieldhouse. Cette « mentalité » ou cette normalité a été la base de ce

49 HARMAND (Jules), *Domination et colonisation*, Paris, Flammarion, 1910, rééd., 1919, p. 156 cité dans SAID (Edward W), *Culture et impérialisme*, Fayard, Le Monde diplomatique, 2000, p. 54. Dorénavant *Culture*.

50 Il s'agit d'un dialogue concernant une congaïe qui avait un amant français (Vernet) et a eu deux enfants avec lui.

51 « Le fondement de l'autorité impériale était la mentalité du colon. C'est son acceptation de la subordination – qu'elle s'explique par le sentiment d'un intérêt commun avec la mère patrie ou par l'inaptitude à imaginer une alternative – qui

qui a pu se produire pendant les régimes totalitaires, à voir l'extermination des peuples sous critère d'infériorité. C'est aussi sans doute ce phénomène que dénomme Arendt comme étant « effroyablement normal »⁵² lorsqu'elle considère Eichmann non pas comme un monstre, ni un « Iago ni Macbeth », mais celui qui « *ne s'est jamais rendu compte de ce qu'il faisait* »⁵³.

Ce qui se décèle à travers l'œuvre de Gilbert pendant la période de l'Occupation, c'est sans doute une certaine *pré*-vision des événements à venir qui ne provient pas directement du texte, mais du développement fictionnel du récit dans le contexte de l'impérialisme qui permet à l'homme de considérer l'*autre* comme *déjà mort*.

Dans *La Légion des vivants* Gilbert souligne de manière encore plus appuyée la primauté essentielle que représente la vie humaine. C'est la raison pour laquelle il appelle aussi son récit *La Légion des vivants* et non des morts. Pourtant il s'agit bien de la mort aussi : « En 1918, nous étions vainqueurs avec 1500 000 morts et des centaines de milliers d'estropiés, de malades et d'infirmes » (p. 166). La question qu'il pose, en plein milieu de la guerre, ne concerne pas un élan patriotique, mais plutôt ontologique : peut-on se considérer vainqueur en traînant derrière un « tel poids de sang » (*Ibid.*). La démarche entreprise est celle du journaliste – présenter les portraits des gens ordinaires qui « ne sont pas des héros, mais des *hommes* »⁵⁴ (p. 167), tout en faisant « recours à un “je” témoin »⁵⁵. Et ces hommes ne comprenaient pas cette guerre, ils pensaient qu'il était facile de « s'entendre entre les hommes » (p. 169). Avec ces portraits dont chaque protagoniste porte un nom, Gilbert retrace non pas le destin des héros (mort pour la patrie par exemple), mais les destins particuliers qui sont *encore* vivants. Et nous voici amenés à une distinction cruciale évoquée dans notre analyse: ces hommes blancs, même s'ils ont également été considérés comme une chair à canon, sont ici appréhendés comme étant *encore* et *surtout* vivants (impliqué a priori dans le titre). Tandis que l'indigène de race inférieure, « tâché par la civilisation » (p. 212), malgré les efforts du narrateur qu'il soit appréhendé comme un être humain, est *surtout* et avant tout perçu comme *déjà* mort ou *supposé* à être mis à mort, si nous nous référons, une fois de plus, à la vision andersienne des tableaux de Grosz.

a permis à l'empire de durer ». FIELDHOUSE (D.K), *The Colonial Empires : A comparative Survey from the Eighteenth Century*, cité dans Said (Edward), *op. cit.*, p. 47.

52 ARENDT (Hannah), « Eichmann à Jerusalem », « Épilogue », *op. cit.*, p. 1284.

53 *Ibid.*, p. 1295. Souligné dans le texte.

54 C'est nous qui soulignons.

55 ARON (Paul), « Charles d'Ydewalle : le dictateur et l'homme de qualité », *Les Écrivains journalistes, Textyles*, n° 39, Le Cri, 2010, p. 62.